

Place aux livres

Number 109, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67625ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

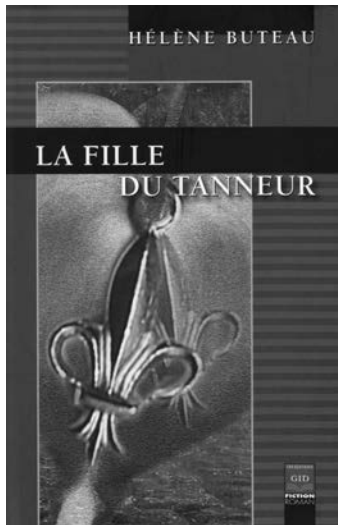
1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2012). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (109), 45–55.

Buteau, Hélène. *La fille du tanneur*. Québec, Les Éditions Gid, 2011, 587 p.



Ce roman de près de 600 pages met en scène deux femmes réunies par un trait physique et un objet, mais séparées par dix générations. L'une est une spécialiste en culture matérielle et l'autre une jeune fille de quatorze ans, qui est à la fois naïve et pleine de ressources. Cette dernière sera forcée à l'exil en Nouvelle-France, où elle connaîtra un destin tragique. La découverte de son corps bien conservé est le point de départ d'une captivante enquête. Les chapitres montrant les progrès de la perspicace Fanny dans sa quête de la vérité alternent avec ceux relatant le parcours de la jolie Marie, au XVII^e siècle.

On dit d'un bon essai qu'il se lit comme un roman. Le livre d'Hélène Buteau est un roman qui possède également les qualités d'un bon essai. Le personnage de Fanny nous fait pénétrer dans l'univers fascinant de l'archéologie, que l'auteure connaît fort bien puisqu'elle est archéologue de formation. Elle dépeint, en outre, avec beaucoup de réalisme le milieu assez singulier des intellectuels. Enfin, elle connaît la Nouvelle-France, et elle l'aime... au point de l'idéaliser. Avec son roi, sa jeune bergère et même son bossu, l'histoire de la petite Marie n'est pas sans rappeler les contes de fées. L'intrigue est bien ficelée : l'énigme n'est définitivement résolue qu'après un coup

de théâtre, qui plante le décor pour une suite. L'écriture est simple, sans artifices. Les lieux et les atmosphères sont décrits avec une touche poétique qui témoigne d'une grande sensibilité. Les personnages sont très attachants et même les plus méchants ne sont pas vraiment antipathiques. Le vieux notaire Bénigne Basset, qui rêve de finir sa vie à rédiger des contrats de mariage, est sans doute le plus attendrissant de tous ces grands noms (Charles Aubert de la Chenaye, Jacques Le Ber, Daniel Greysolon Duluth, etc.) de l'histoire du Québec qui reprennent vie sous la plume de l'auteure. Le roman historique est un genre auquel plusieurs chercheurs ont succombé et cela s'explique aisément. L'écriture romanesque permet en effet de combler les lacunes des archives et des vestiges à partir desquels les scientifiques essaient de reconstituer le passé plus ou moins lointain des sociétés. Les auteurs peuvent ainsi donner libre cours à leur imagination. L'exercice peut s'avérer périlleux, car en essayant de coller de trop près à la réalité on risque d'ennuyer le lecteur. Le roman doit demeurer une fiction. Dans le cas de *La fille du tanneur*, c'est réussi! Un beau voyage dans le temps.

Jacques Saint-Pierre



Robert Thérien. *L'histoire de l'enregistrement sonore au Québec et dans le monde : 1878-1950*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 233 p.

Jean-Nicolas De Surmont. *La Poésie vocale et la chanson québécoise*. Québec, L'instant même, 2010, 159 p. (Coll. « Connaître », n° 6).

Jean-Nicolas De Surmont. *De l'écho canadien à la lanterne québécoise : comment la chanson est devenue la figure de proue de l'identité québécoise, 1850-2000. Essai*. Québec, Les Éditions Gid, 2010, 270 p.

Richard Baillargeon. *401 petits et grands chefs-d'œuvre de la chanson et de la musique québécoises*, Québec, Varia, 2009, 206 p.

Ces quatre ouvrages sur la chanson québécoise publiés chez quatre éditeurs de la ville de Québec sont passés inaperçus dans les médias et dans les librairies; cette note comparative tentera de leur rendre justice en les commentant successivement.

Robert Thérien, historien du disque

Le chercheur Robert Thérien fait figure de pionnier en présentant son immense *Histoire de l'enregistrement sonore au Québec et dans le monde : 1878-1950*, aux Presses de l'Université Laval, qui prolonge une autre période que celle étudiée dans son imposant *Dictionnaire de la musique populaire au Québec 1955-1992* (coécrit avec Isabelle D'Amours, à l'IQRC, en 1992). On a trop souvent l'habitude de faire débiter l'émergence de la chanson québécoise durant les années 1950 avec les premiers disques de Félix Leclerc, Raymond Lévesque, ou de Claude Léveillée. Mais ce découpage temporel laisse parfois l'impression trompeuse qu'il n'y avait auparavant que du néant dans le paysage musical québécois. Pourtant, beaucoup d'artistes canadiens ont enregistré avant 1950, des compagnies de disques se sont établies à Montréal et à Toronto durant les années 1910, et plusieurs foyers québécois étaient équipés d'un gramophone ou d'un tourne-disque dès le début du XX^e siècle.



Méticuleusement, Robert Thérien retrace les débuts de l'enregistrement des premiers disques, d'abord sur cylindre, puis dans un format standardisé du 78 tours. Les entreprises pionnières d'Émile Berliner y sont évoquées; celui-ci manufacture ses premiers disques à Montréal, en 1900, sous l'étiquette E. Berliner of Montreal et il ouvre aussitôt son magasin de disques et gramophones rue Sainte-Catherine Ouest (p. 55). Le point fort de ce livre important est de faire revivre de nombreux artisans et plusieurs artistes québécois tout en situant les actions et la production de toutes ces usines à disques qui trouvèrent au Québec un marché lucratif et fidélisé. Parmi les compagnies étrangères qui ouvrent une succursale au Canada, on compte Brunswick, Victor Electric, Sun, Starr, et quelques autres. Mais une étiquette fera exception : Compo, à Lachine, qui sera longtemps la seule compagnie indépendante québécoise au début de l'ère du 78 tours (p. 122 et 164).

Les premiers enregistrements d'artistes québécois comme ceux de Joseph Saucier et Paul Dufault sont d'abord endisqués aux États-Unis autour de 1915, par exemple sur la série Ethnic de la compagnie Columbia, regroupant des titres en diverses langues étrangères pour des communautés ciblées (p. 90). En outre, à cette même époque, un genre particulier connut un succès populaire auprès du public québécois : le disque parlé, le plus souvent fait de dialogues comiques comme ceux d'Hervey Germain et Juliette Béliveau (p. 146). Bien sûr, l'art lyrique et la musique traditionnelle sont tout aussi prisés. Au dernier chapitre, Robert Thérien relate aussi « l'invention du long-jeu », en 1926 (p. 183). Les premiers chanteurs québécois à enregistrer sur 33 tours auront été Raoul Jobin et Jacques Labrecque, dès 1949 (p. 187). Les données réunies sont impressionnantes. Plusieurs tableaux de cette *Histoire de l'enregistrement sonore au Québec et dans le monde* fournissent des statistiques utiles sur les artistes québécois ayant le plus enregistré avant

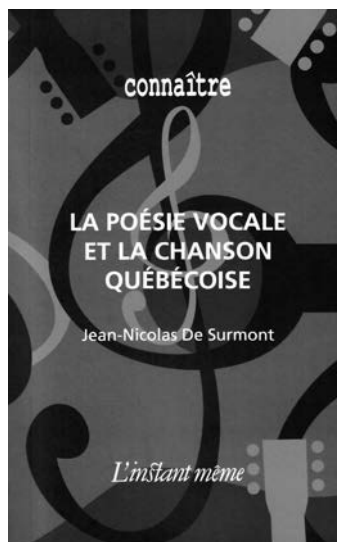
1950 : Lionel Parent, Henri Houde, Isidore Soucy, Tommy Duchesne (p. 101, 145 et 215). En dépit de la qualité moyenne des reproductions, on apprécie la diversité des illustrations choisies, et surtout les nombreuses étiquettes centrales de disques anciens (en 78 tours, il va sans dire), qui permettent de constater comment les artistes québécois étaient alors présentés, mais aussi de situer les numéros de catalogue, de confirmer que tous les renseignements apparaissant autour des titres de chansons en français étaient rédigés exclusivement en anglais (p. 61 et 125). En somme, ce livre de Robert Thérien est une véritable mine d'or pour les historiens de la musique et de la culture populaire au Québec; il n'existe pas d'équivalent pour couvrir cette période méconnue. Il s'agit d'une référence majeure sur l'histoire de la musique québécoise.

Jean-Nicolas De Surmont, théoricien de la chanson

Spécialiste du littéraire et de la chanson, Jean-Nicolas De Surmont était déjà l'auteur de plusieurs ouvrages sur la chanson (on lira la critique de Bertrand Guay pour son premier livre sur *La Bonne chanson*, dans *Cap-aux-Diamants*, Québec, n° 73, printemps 2003, p. 64). L'auteur vient de faire paraître presque simultanément deux autres livres sur la chanson au Québec. Dans *La poésie*



vocale et la chanson québécoise, Jean-Nicolas De Surmont poursuit son exploration de la culture avec une volonté de conceptualiser dans le contexte québécois ce qu'il nomme « l'objet-chanson », qui résulte de la performance d'un chansonnier combinant les fonctions d'auteur-compositeur-interprète (p. 14 et 115). Le titre de l'ouvrage fait référence autant à la poésie récitée (la « vocalité linguistique ») qu'à la « vocalité musicale », là « où la poésie est mélodisée » (p. 129). Après une première partie étoffée sur l'histoire de la chanson au Québec (du XVII^e siècle à nos jours) qui mentionne successivement les apports des chants traditionnels venus de France, puis de Madame Bolduc, des tenants de l'art lyrique, de l'âge d'or de la chanson canadienne (entre 1939 et 1950), et l'émergence de la chanson québécoise à partir des années 1960, la seconde moitié examine le rôle du chansonnier, son influence au-delà des sphères artistiques (dans la politique, dans l'image collective du Québec) et ses diverses inspirations, principalement de la France et des États-Unis. Utilisant des notions historiques, ethnographiques et sociologiques, Jean-Nicolas De Surmont s'intéresse également à la manière dont les chansons d'autrefois sortent quelquefois de l'oubli, soit par des reprises ou de nouvelles versions, soit par les performances des formations folkloriques (comme *Le Rêve du Diable* ou *La Bottine souriante*) qui font



revivre notre répertoire traditionnel, ou encore par certains des participants des séries *Star Académie* qui diffusent souvent à très grande échelle d'anciens succès qui sont inconnus des jeunes générations (p. 94). Les dernières pages se penchent sur l'oralité des chansons d'autrefois (La Bolduc; Oscar Thiffault) (p. 107). La qualité des annexes est impressionnante : discographie, bibliographie, glossaire des concepts utilisés, listes de sites Internet.

Dans un autre livre intitulé *De l'écho canadien à la lanterne québécoise : comment la chanson est devenue la figure de proue de l'identité québécoise, 1850-2000*, Jean-Nicolas De Surmont refait l'histoire de la chanson québécoise sous le prisme de l'évolution de l'identité collective, à partir d'un questionnement sur l'engagement des artistes, l'américanité, l'assimilation des influences anglo-saxonnes par les artistes québécois, la place de la langue française, les auditoires (au Québec et à l'étranger). Si son ouvrage précédent était plus théorique, celui-ci s'inscrit davantage dans une perspective historique et sociologique pour couvrir non seulement la musique, mais tout le spectre de la culture québécoise et de son unicité.

Ici encore, Jean-Nicolas De Surmont établit de nombreux rapports entre la chanson et la culture québécoise; son texte est constamment ponctué de remarques originales et de citations pertinentes, souvent méconnues, qui nous éclairent sur la construction de l'identité nationale au Québec, par exemple à propos du « paradigme du commencement de la chanson québécoise », encore difficile à déterminer avec précision (p. 121). Ailleurs, il citera cette remarque de Gilles Vigneault qui considérait Leonard Cohen comme un artiste né par hasard à Montréal, mais qui n'en exprimait jamais la spécificité : « dans le domaine de la chanson, il n'y a pas de chanson canadienne. Ça n'existe pas. Cohen? C'est un produit américain, qui, comme par hasard est de chez nous, et qui essaie à tout prix d'être un auteur

canadien-anglais » (Gilles Vigneault, cité en p. 42). Beaucoup d'autres réflexions de ce genre ajoutent à l'analyse de Jean-Nicolas De Surmont, qui signe ici son meilleur livre.

Richard Baillargeon, webmestre de la chanson

Pour conclure ce survol de livres consacrés à notre chanson, soulignons enfin *401 petits et grands chefs-d'œuvre de la chanson et de la musique québécoise*, de Richard Baillargeon, qui en réalité aurait dû être intitulé « Petit dictionnaire des meilleures chansons québécoises ». Richard Baillargeon connaît la musique : il est édimestre de l'excellent site Inter-



net Québec Info Musique; il avait participé à d'importants ouvrages de référence devenus introuvables comme *Les 1 000 succès du dernier millénaire* (SARMA, 2002) et *Une histoire de la musique populaire au Québec* (coécrit avec Christian Côté, Tryptique, 1991). Ici, l'auteur présente alphabétiquement 401 chansons marquantes composées pour la plupart par des artistes québécois : des rengaines folkloriques comme « Dondaine la ridaine » d'Aldor Morin (p. 43), des mélodies populaires comme « Ton amour a changé ma vie » des Classels, ou encore « Pour cet amour [qui vient au monde] », composée en 1968 par Roger Dumas et Jean-Jacques Debut pour Monique

Leyrac et reprise plus récemment par Marie-Élaine Thibert (p. 135). Naturellement, plusieurs « classiques » des Leclerc, Vigneault, Charlebois, Léveillé, Ferland, Rivard sont inclus, mais on se remémore aussi des refrains oubliés de Donald Lautrec (« Manon, viens danser le ska »), Marc Gélinas (« Tu te souviendras de moi »), mais aussi « À Québec au clair de lune » de Marius Delisle (p. 17). Des chansons d'artistes actuels comme Richard Desjardins (« À un cœur de cristal ») sont également incluses. Chaque titre a droit à un paragraphe de mise en contexte, avec la liste des différents interprètes ayant repris tel ou tel succès. On ne trouve toutefois pas les paroles des chansons. Ce livre sans prétention de Richard Baillargeon est une véritable invitation à la chanson et confirme une fois de plus la richesse des mélodies produites au Québec, incomparablement plus foisonnante qu'au Canada anglais. On le lit avec plaisir.

Ces quatre livres sur la chanson québécoise me semblent indispensables pour toute bibliothèque publique, et ne devraient pas être réservés exclusivement aux mélomanes, car ils englobent en fait toute la culture et l'identité collective du Québec.

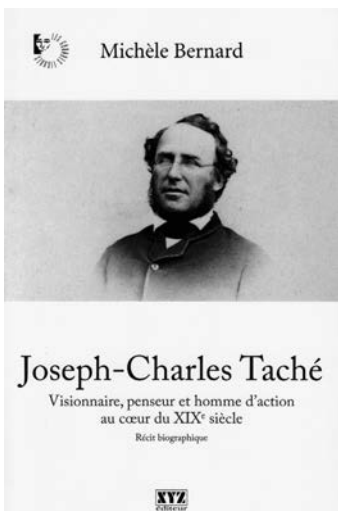
Yves Laberge



Michèle Bernard. *Joseph-Charles Taché. Visionnaire, penseur et homme d'action au cœur du XIX^e siècle*. Montréal, XYZ éditeur, 2011, 165 p.

Né le 24 décembre 1820, Joseph-Charles Taché est le premier enfant de Charles Taché et de Louise-Henriette Boucher de La Broquerie.

En 1832, il entre au Séminaire de Québec qu'il quitte en 1840. En 1841, il entreprend ses études en médecine à l'hôpital de la Marine et des Émigrés, à Québec. Le 16 novembre 1844, il reçoit son diplôme. En 1845, il s'installe à



Rimouski pour y pratiquer la médecine. En 1846, il est nommé conseiller municipal de cette ville.

Le 1^{er} juillet 1847, il épouse Françoise Lepage. Le 24 janvier 1848, il est élu député de Rimouski à l'Assemblée législative du Canada-Uni. Il est nommé directeur de la Société d'agriculture du Canada-Est.

En 1850, son frère Alexandre Taché est nommé évêque de Saint-Boniface par le pape Pie IX. En 1851, il est réélu député de Rimouski à l'unanimité.

En janvier 1857, il démissionne de son poste de député de Rimouski. Il est alors choisi pour diriger un nouveau journal, *Le Courrier du Canada*. Il quitte ce poste en 1859. Il publie, en 1861, son premier recueil de contes, *Trois légendes de mon pays*. Il récidive avec *Forestiers et voyageurs*, en 1863.

En 1864, il est nommé au poste de sous-ministre de l'Agriculture et des Statistiques à Ottawa. L'année suivante, toute sa famille s'installe à Ottawa.

En 1866, il produit un mémoire sur le choléra.

En 1867, il représente le Canada à l'Exposition universelle de Paris. En 1871, il détermine le contenu, la forme et la procédure du premier recensement canadien, source de statistiques fiables. Il s'occupe aussi du second, en 1881.

En 1877, il publie *La mouche ou la chrysomèle des patates et le moyen d'en combattre les ravages*.

En 1878, il reçoit un doctorat *honoris causa* en médecine et un deuxième en littérature, en 1883.

En 1885, il publie *Les asiles d'aliénés de la province de Québec et leurs détracteurs* de même que son dernier livre *Les Sablons (l'île de Sable) et l'île Saint-Barnabé*.

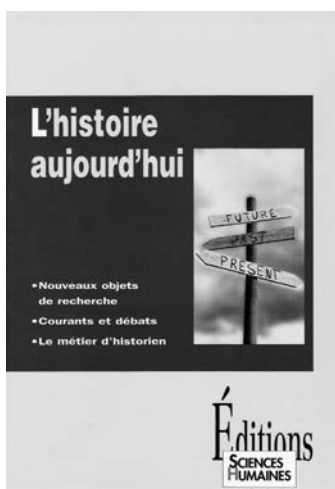
En 1888, il quitte son poste de sous-ministre après être devenu invalide à la suite d'une mauvaise chute. Le 16 avril 1894, il décède à l'âge de 73 ans, à l'Hôpital général d'Ottawa.

« Homme politique, savant et écrivain, Joseph-Charles Taché est un brillant penseur. Lire le récit de sa vie, c'est revivre mille facettes de l'histoire du XIX^e siècle ».

Laval Lavoie



Jean-Claude Ruano-Borbolan (dir.). *L'histoire aujourd'hui. Nouveaux objets de recherche. Courants et débats. Le métier d'historien*. Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 1999, 473 p.



Cet indispensable livre-synthèse regroupe une série d'articles courts et d'entretiens sur l'histoire, pour la plupart parus dans l'excellente revue *Sciences Humaines*, publiée à Auxerre, en France. On la trouve parfois en kiosque au Québec, par exemple à la Maison de la Presse internationale. La clarté et la concision sont les principales qualités des textes

de cette revue (et de ce fait de ce livre). En réalité, *L'histoire aujourd'hui* n'est pas un traité d'histoire de France ou du monde, mais bien un ensemble de réflexions méthodologiques et théoriques sur les différentes manières de concevoir et de faire l'histoire. On évoque bien sûr au passage des classifications essentielles (Antiquité, Moyen-Âge, Renaissance, XX^e siècle), des concepts de base (croyances, représentations, imaginaires) et des thématiques (comme le communisme, le Tiers-Monde, les guerres); on décrit au passage l'histoire des grandes institutions françaises (Collège de France, École polytechnique, École des hautes études en sciences sociales) (p. 27).

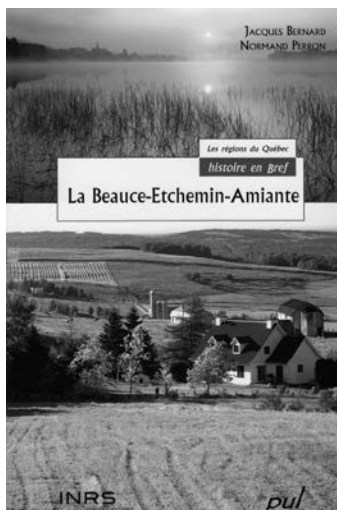
Plusieurs articles de *L'histoire aujourd'hui* abordent l'historiographie et présentent les apports essentiels de certains grands historiens français comme Fernand Braudel (p. 284 et sq.) et Georges Duby (p. 303 et sq.). Tout un chapitre porte sur la très influente École des Annales autour des historiens François Simiand, Lucien Febvre, et Marc Bloch (p. 273-295). Dans un exposé retranscrit, l'historien Pierre Nora présente le concept de « lieux de mémoire » : c'est-à-dire ces « lieux, matériels ou non, où se cristallise la mémoire nationale » (p. 343). Au départ, son but était de dégager « la part symbolique des objets étudiés », ce qui était à la fois innovateur, mais absolument fondamental pour tout historien (p. 345). Les approches interdisciplinaires sont nombreuses et fertiles dans les quatorze chapitres : ainsi, une entrevue avec l'historien Paul Veyne (intitulée « L'histoire ne démontre rien ») propose des liens passionnants entre l'histoire et la sociologie, en soulignant l'apport méthodologique de Michel Foucault sur le fait que l'on peut même faire une histoire des convictions (p. 427-433). Même après plus d'une décennie, le livre *L'histoire aujourd'hui* ne vieillit pas et reste tout à fait pertinent pour l'étudiant du cégep, du baccalauréat, ou pour toute personne intéressée par l'histoire en général et ses méthodes. C'est un excellent ouvrage d'initiation aux scien-

ces historiques qui reste encore trop méconnu. En existe-t-il un meilleur ou un plus pertinent pour nourrir intellectuellement un jeune historien en herbe? Je ne le pense pas.

Yves Laberge



Jacques Bernard et Normand Perron. *La Beauce-Etchemin-Amiante*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 184 p. (Coll. « Les régions du Québec... histoire en Bref »)



Fidèle aux autres livres de cette passionnante collection, *La Beauce-Etchemin-Amiante* est incontournable en matière d'histoire régionale.

L'ouvrage est divisé de façon chronologique suivant les événements qui ont marqué la région. Le climat, le relief particulier du territoire ainsi que l'hydrographie sont autant de thèmes abordés dès le premier chapitre afin de bien décrire le territoire au lecteur. Grâce aux explications des auteurs, on comprend enfin pourquoi la région est si souvent victime d'inondations au printemps.

Le livre nous apprend également que la région a servi de point de contact entre les peuplades de l'époque et que les premiers villages à se constituer furent Saint-Marie, Saint-Joseph et Sainte-Claire.

L'une des ressources naturelles les plus exploitées demeure la production acéricole. En effet, le sucre d'érable connaît des progrès fulgurants, passant de 860 000 livres, en 1851, à 1 300 000 livres, vingt ans plus tard. L'exploitation forestière est également un domaine important de l'économie. Les bûcherons sont nombreux, de même que les moulins à scie. Au début des années 1900, la région de Beauce-Etchemin-Amiante connaît une brève période de ruée vers l'or. Cependant, la précieuse matière se fait trop rare et l'investissement ne peut être rentabilisé quelle que soit la compagnie qui finance l'extraction. Les projets découlant de l'exploitation de l'or finiront tous par échouer.

L'ouvrage nous apprend cependant qu'un autre minéral a eu plus de succès, l'amiante. La grève des travailleurs de l'amiante de 1949 demeure un point tournant dans l'histoire des relations ouvrières au Québec.

La réputation des gens de la Beauce dans le monde des affaires n'est plus à faire. Les habitants ont à cœur de faire fructifier leurs économies. Les auteurs nous apprennent à ce propos : « qu'en 1920, les coopératives financières de la région détiennent près de 1 200 000 \$, ce qui représente environ 20 % de l'actif des caisses populaires du Québec à l'époque ».

De nombreuses entreprises ont vu le jour dans cette région et sont aujourd'hui connues à travers toute l'Amérique. La famille Vachon, célèbre pour ses petits gâteaux, en est un bon exemple.

La Beauce a également contribué à l'effort de guerre et le régiment de la Chaudière, aujourd'hui annexé au régiment de Lévis, reste bien vivant dans le souvenir des gens du coin. À cet effet, un monument commémoratif orne le parc Mathieu à Beauceville et, en 1995, la Ville de Lévis a choisi de nommer l'un de ces espaces verts en l'honneur du régiment de la Chaudière.

L'ouvrage nous apprend également que la région, comme bien d'autres au Québec, a connu des périodes de gloire et

des périodes plus difficiles sur le plan religieux. Encore aujourd'hui, les églises du territoire sont le reflet d'une époque et les témoins silencieux de la très riche histoire religieuse.

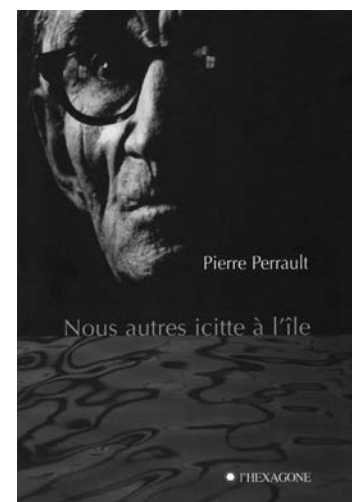
Avec ses cégeps, ses écoles d'entrepreneurs et ses industries, la région est plus que jamais tournée vers l'avenir. Parions qu'elle n'a pas fini de faire parler d'elle... Bref, il s'agit là d'un petit livre rempli d'informations plus utiles les unes les autres pour en apprendre davantage sur la magnifique région de Beauce-Etchemin-Amiante.

Johannie Cantin



Pierre Perrault. *Nous autres icitte à l'île*. Montréal, Éditions de L'Hexagone, 1999, 245 p.

Vingt-quatrième livre du cinéaste Pierre Perrault (1927-1999) et peut-être le plus accessible, *Nous autres icitte à l'île* emprunte, comme beaucoup de titres de ses films, des mots des gens de l'Île-aux-Coudres, lieu presque mythique décrit, en 1535, dans les récits de voyage de Jacques Cartier et magnifié par l'imaginaire cinématographique d'un poète montréalais intrigué par la région de Charlevoix, fasciné par cette communauté, par sa légende, son identité collective,



ses traits distinctifs. Une communauté où l'on répétait constamment cette phrase, comme une revendication, comme une devise : « Nous autres icitte à l'île, on est des insulaires » (p. 36).

Ouvrage posthume, *Nous autres icitte à l'île* propose dans de courts chapitres une série de portraits des gens que Perrault a fréquentés, filmés et aimés lors de ses séjours à Saint-Joseph-de-la-Rive : Alexis Tremblay, Marie Tremblay, Grand-Louis Harvey, Léopold Tremblay. Tous figuraient, authentiques et pourtant magnifiés, dans *La trilogie de l'île-aux-Coudres*, commencée avec le documentaire vécu *Pour la suite de monde* (1963). Perrault partage ses souvenirs et donne dans cet essai sa conception du récit mis en images, lui qui a toujours filmé le réel et l'expérience de la vie quotidienne par le truchement du documentaire pour créer un imaginaire, une vision de légende basée sur le Québec rural, méconnu, presque banal, qui deviendra dans ses films plus grand que nature. Il demande d'ailleurs : « L'aventure est-elle à portée du réel ou de l'imaginaire? » (p. 31). Perrault évoque également dans ses portraits le Québec et des Québécois, ceux qu'il admire : le cinéaste Michel Brault, son ami Gaston Miron, le poète Michel Garneau, l'écrivain français Michel Serres, le savant Didier Dufour (spécialiste des souris canadiennes-françaises dans le film *Un pays sans bon sens*), et le professeur Fernand Dumont, à propos duquel il écrivait, admiratif : « grand sociologue [...], un anthropologue inconnu du grand public mais qui fréquentait assidûment l'homme et sa délinéée » (p. 243).

Plus que quiconque, Pierre Perrault aura été le cinéaste par excellence de la défi-

nition de l'identité québécoise, de la quête des origines, de la célébration d'un passé qu'il veut mythifier en filmant des gens apparemment « ordinaires », mais qui deviennent des conteurs magnifiques lorsqu'on leur donne la parole. Les livres de Pierre Perrault gardent le même attachement aux racines issues de la France, aux descendants, à la continuité et à la parole populaire. Et *Nous autres icitte à l'île* confirme cette préoccupation en lui donnant un caractère presque définitif, immuable, incontestable. Du début à la fin, les écrits de Jacques Cartier découvrant le fleuve Saint-Laurent y sont constamment cités, et les personnages de l'île-aux-Coudres apparaissant dans ses films y font fréquemment écho, comme à des textes fondateurs, comme s'il s'agissait d'une mythologie des origines du Québec. À propos de l'un deux, Perrault écrira : « Alexis se reconnaît dans les dires de Cartier » (p. 48). Et Perrault ajoutera plus loin, avec la même émotion devant les origines françaises et la filiation transmise sur plus de quatre siècles : « Alexis, porte-parole sans trop le savoir d'un peuple en mal de mémoire [...], qui me parlait d'un Cartier comme d'un acte notarié. Comme preuve à l'appui de sa présence » (p. 62).

Yves Laberge



Henri Abran et Yves Abran. *Docteur Abran, c'est urgent! Histoire d'un médecin de campagne de 1922 à 1977*. Salaberry-de-Valleyfield, Musée de société des Deux-Rives, 2009 [2008], 129 p.



En 2005, dans le cadre de la donation de la collection « Médecine d'hier : un art, une science, une vocation », le Musée des Deux-Rives propose à Henri et Yves Abran de rédiger un livre qui documenterait davantage la collection et la vie de leur père, le Dr Auguste-Josaphat Abran. Celui-ci, médecin de campagne, a pratiqué à Hemmingford, en Montérégie, de 1922 à 1977, jusqu'à l'âge de 83 ans.

L'œuvre de ce médecin qui a participé à de grands changements est abordée sous de multiples perspectives. Afin de cerner l'importance qu'il a eue dans l'histoire de sa région, les auteurs s'efforcent d'y décrire le parcours de l'homme dans une remise en contexte historique. Après avoir exposé un portrait de la médecine pendant l'industrialisation, au XX^e siècle, l'ouvrage laisse la parole au médecin qui y raconte lui-même sa vie, par l'entremise d'entrevues qu'il a accordées à son fil Henri, à l'été 1977. On y apprend notamment que face à l'absence de dentiste, il a dû, et ce, sans formation, extraire des dents. Son apprentissage s'est alors fait directement dans la bouche des patients. Les chapitres suivants évoquent les progrès scientifi-



NOUVEAU SITE WEB
www.capauxdiamants.org

ques et technologiques de l'époque et le développement du réseau hospitalier de la Montérégie et de Montréal, le tout parsemé de témoignages et d'anecdotes d'anciens patients.

Le Dr Abran a eu une grande influence dans sa communauté, mais son engagement social va au-delà de la pratique médicale. Il s'est également impliqué dans le domaine de l'éducation en tant que président de la Commission scolaire d'Hemmingford, jouant un rôle important dans le dossier de la centralisation des écoles. Actif au sein de sa paroisse, il a été directeur de la chorale de l'église pendant plusieurs années. Afin d'enrichir le portrait de l'homme, les qualités de l'époux et du père d'une famille de onze enfants font aussi l'objet d'un chapitre.

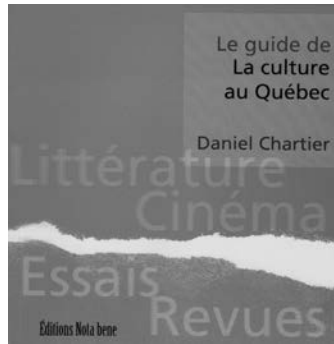
Enfin, la collection « Médecine d'hier : un art, une science, une vocation » y est présentée. Celle-ci comprend environ 40 objets, dont 30 tableaux formés d'instruments évoquant des symboles reliés à la profession. L'ensemble couvre 100 ans de pratique médicale, de 1877 à 1977. L'ouvrage se termine avec quelques souvenirs heureux évoqués par ses enfants. Cet ouvrage bilingue, illustré de nombreuses photographies, dont plusieurs proviennent de la collection privée de la famille Abran, rappelle à quel point la profession de médecin de campagne en était une de dévouement.

Pascal Huot



Daniel Chartier (dir.). *Le guide de la culture au Québec : littérature, cinéma, essais, revues*. Québec, Éditions Nota Bene, 2004, 405 p.

Daniel Chartier (dir.), *La littérature québécoise en 10, 25 et 100 grandes œuvres; Le cinéma québécois en 10, 25 et 100 grandes œuvres*. — [Québec] : Éditions Nota Bene et Association internationale des études québécoises (AIEQ), 2004.



Comme son titre l'indique, ce guide bibliographique se veut un portrait de la culture québécoise du siècle dernier. Il ne s'agit pas d'un texte continu d'histoire littéraire et culturelle, mais bien d'une série de listes thématiques. En plus de signaler brièvement les grands romans et essais (*Maria Chapdelaine* de Louis Hémon; *Trente arpents* de Ringuet; *Refus global* de Borduas et al.), on trouve la liste des traductions existantes de certaines de ces œuvres dans une multitude de langues, allant de l'albanais au tchèque. Un survol similaire porte sur les disques et les films les plus représentatifs de la culture québécoise. Les choix proposés sont parfois discutables, mais c'est le propre de toutes les listes comme celles que l'on trouve sur Internet sur à peu près tous les sujets possibles. Quelques imprécisions subsistent : on indique que le film *À tout prendre* de Claude Jutra serait sorti la même année qu'*À bout de souffle* de Godard, mais en fait, le long métrage de Jutra date de 1963 tandis que celui de Godard est sorti trois ans plus tôt (p. 75). La partie centrale consacrée aux études sur le Québec est la plus stimulante : elle regroupe des titres d'ouvrages savants consacrés au Québec selon l'angle thématique de l'identité, de la francophonie, de l'américanité, etc., sans toutefois en fournir les résumés (p. 95). Après un bottin international sur les institutions de tous les continents offrant des cours sur le Québec, une quatrième section présente les nombreuses revues culturelles québécoises, y compris *Cap-aux-Diamants* (p. 363). Cet ouvrage collectif de l'éditeur

québécois Nota Bene confirme une fois de plus la richesse de la culture québécoise, sa reconnaissance à l'étranger et notre méconnaissance (relative) de ce patrimoine culturel pourtant très enviable et éminemment diversifié.

En complément, on consultera dans la même collection une mince pochette cartonnée contenant deux affiches pliées et en couleurs : l'une portant sur les grandes œuvres de la littérature québécoise et l'autre sur les grands films de l'histoire du cinéma québécois.

Yves Laberge



Lionel Meney. *Main basse sur la langue. Idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*. Montréal, Liber, 2009, 510 p.

L'ouvrage de Lionel Meney constitue une forme d'approfondissement du débat qui l'a conduit à polémiquer notamment avec le linguiste Claude Poirier, dans *le Devoir*, il y a quelques années. Il oppose le clan des endogénistes qui postule que le français québécois constitue une variété autonome du français, suivant une norme établie au Québec par l'élite intellectuelle, politique et scientifique québécoise. Dans cette étude, Meney montre que la position des endogénistes ne repose pas sur des bases scientifiques solides, mais plutôt sur des positions idéologiques qui vont à l'encontre des véritables intérêts des francophones du Québec. L'approche qu'il adopte est à la fois démolinguistique et sociolinguistique. Afin de déconstruire le postulat endogéniste, il réfère à des données démolinguistiques. Le nombre de locuteurs francophones et anglophones est analysé selon plusieurs variables. Il constate par exemple que de 2001 à 2006, le nombre de personnes parlant le français à Montréal est passé en dessous de la barre des 50 %, que le nombre de locuteurs parlant le français à la maison a moins



augmenté que celui des locuteurs des autres langues (p. 40-41). L'un des arguments les plus importants de Meney est que la pratique du français québécois répond à une demande moins forte que celle du français standard international. Consécutivement, comme le prouve le marché de la lexicographie québécois, les dictionnaires faits au Québec sont moins vendus et rarement réédités. « [...] le centre de gravité du marché linguistique francophone mondial est constitué par les Français, qui forment la masse francophone la plus importante dans le monde. On ne voit pas comment cette situation pourrait changer dans un avenir prévisible. » (p. 60) L'auteur s'appuie aussi sur une analyse minutieuse des particularités du français au Québec, selon les caractéristiques de la grammaire traditionnelle à savoir la phonétique, la phonologie, la morphologie et la syntaxe. Un autre argument qu'il utilise pour décrédibiliser le paradigme endogéniste est de démontrer scientifiquement que la plupart des formes considérées comme des particularismes québécois n'en sont pas spécifiquement. Ce sont soit des formes dialectales ou françaises archaïques, soit du français populaire. Le nombre de particularités syntaxiques du français québécois est plus élevé que les particularités morphologiques. Certains aménagistes pensent que la simple analyse contrastive entre la présence dans un dictionnaire québécois et

l'absence dans un dictionnaire de France suffit à confirmer qu'il s'agit d'un québécisme. Les usagers font parfois l'impasse de l'usage réel sans se demander si ces dictionnaires sont complets ou lacunaires, exacts ou inexacts. Or, l'auteur montre que le français évolue à une telle vitesse que des termes d'origine québécoise ou des néologismes qui se sont répandus plus vite au Québec qu'en France comme *covoiturage* et *courriel* ne peuvent plus être considérés aujourd'hui comme des québécismes. Reprenant le modèle théorique de H. Kloss, Meney considère la situation linguistique du Québec comme une situation d'endoglossie, c'est-à-dire de coexistence d'une variété de langues parallèles. Il nomme la variété du français québécois vernaculaire le *franbécois*. Meney, rigoureux dans sa méthode, critique également l'ouvrage de Marie-Éva de Villers *Le vif désir de durer* dont il affirme que le corpus est limité, ce qui fait que les conclusions (décompte et pourcentage) sont erronées (p. 130). Non seulement l'auteur discrédite les travaux de ses collègues, mais il s'appuie sur une série de sondages pour valider son postulat scientifique et prouver que le postulat endogéniste ne tient pas la route. Ainsi, il affirme qu'à la question : le français correct enseigné dans les écoles du Québec doit-il être le français international, plus des trois quarts des personnes interrogées (76,8 %) ont répondu oui et 88,3 % sont d'accord avec l'emploi des mêmes dictionnaires et grammaires dans la francophonie (p. 194).

Meney qualifie de variationnisme idéologisé le fait de déduire que toutes les langues ou variétés de langues se valent. En somme, l'argument principal de Meney se résume à affirmer que « l'utilisation par des "spécialistes" de l'autorité que leur donne leur science pour défendre des thèses totalement déconnectées de la réalité et des besoins de la société est grave et irresponsable. L'oreille complaisante que leur prêtent les pouvoirs en place l'est encore plus. » (p. 248). Le problème de la *co-existence lexicale* (pour une explication de ce concept, nous ren-

voyons ici à notre ouvrage *Chanson, son histoire et sa famille dans les dictionnaires de langue française*) est aussi soulevé dans le cas de variante topolectale. En effet, on pense souvent à tort, affirme l'auteur (p. 269), que les variantes graphiques européennes ne sont employées qu'en Europe, ce qui n'est pas le cas et il le prouve par un sondage statistique s'appuyant sur le dépouillement de la presse. Tout au long de l'ouvrage, Meney se fait l'avocat du diable d'une certaine vision de la langue, déconstruisant les arguments des uns et des autres, notamment du rapport Larose. En analysant le dictionnaire FRANQUS en cours de Pierre Martel et d'Hélène Cajole-Laganière, il remarque notamment des anglicismes manquants. Il n'est guère plus élogieux à l'endroit du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* dont la rédaction a été supervisée par Jean-Claude Boulanger où il critique notamment la trop importante place accordée aux mots familiers et vulgaires, donnant une image faussée des particularités lexicales du franbécois. Il relève aussi le fait que de nombreux québécismes sont en fait des *co-existents lexicaux*. Meney fait aussi la critique du *Dictionnaire historique du français québécois* dont l'entreprise avait été démarrée par Marcel Juneau et continuée par Claude Poirier. Le dictionnaire, qui n'en est pas un, s'est notamment appuyé sur la base Québétext, qui, au moment de la consultation, ne faisait état que d'œuvres publiées pendant la période de l'essor du Parti québécois. Simple coïncidence, sinon est-ce là une orientation consciente de la volonté de son équipe et de son directeur, d'épouser la cause d'un parti indirectement. L'auteur considère le DHFQ comme un glossaire qui glose sur des termes, plutôt qu'un véritable dictionnaire différentiel (p. 395). C'est le seul projet lexicographique québécois où il dénonce plus systématiquement le problème du financement irrationnel. Enfin, l'auteur critique tout aussi négativement le *Grand dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française, et de façon si minutieuse que l'on se demande si, en définitive, il ne trouvera

pas à redire sur tous les dictionnaires, car on peut toujours trouver un bâton pour le mettre dans les roues de quelqu'un comme dirait l'autre. Meney propose même de suspendre la consultation en ligne du *Grand dictionnaire terminologique* jusqu'à nouvel ordre (p. 443). Les conclusions de Meney invitent au réalisme sur le plan démographique, l'adhésion au bloc francophone d'Europe et non le repli sur soi. Il encourage aussi à désacraliser la langue pour donner la priorité non à sa fonction identitaire, mais à sa fonction utilitaire.

Jean-Nicolas De Surmont



Julie Desmarais. *Femmes tondues : coupables, amoureuses, victimes (France - Libération)*. Québec, Les Presses de l'Université Laval. 2010, 141 p. (Coll. « Autour de l'événement »)

La tonte est un événement qui a marqué l'imaginaire et les mémoires de manière durable dans la France d'après-guerre. Événement immortalisé, entre autres, dans des productions cinématographiques, dont la plus célèbre est sans doute *Hiroshima mon amour* d'Alain Resnais. L'historienne Julie Desmarais s'est intéressée de plus près à ce phénomène dans le cadre de son mémoire de maîtrise. Son premier ouvrage, *Femmes tondues : coupables, amoureuses, victimes*, marque également l'arrivée d'une nouvelle collection des Presses de l'Université Laval intitulée « Autour de l'événement ». Dirigée par les historiens Michel De Waele et Martin Pâquet, cette collection permet aux étudiants du Département d'histoire de l'Université Laval qui terminent leurs études de deuxième cycle de partager le fruit de leurs recherches avec le grand public. L'auteure démontre au fil des pages que la représentation de ces 20 000 femmes tondues lors de la Libération (été 1944 - printemps 1945) se transforme avec le temps. Pour ce faire, elle a constitué



un corpus qui comprend des mémoires laissés par des témoins des événements ainsi que des romans dans lesquels sont racontés des tontes. Tout au long de l'ouvrage, ces sources sont bien appuyées par des études d'historiens de la Seconde Guerre mondiale qui se sont eux aussi intéressés aux femmes tondues. L'auteure se montre consciente des limites de ses sources puisque tondues et tondeurs ne racontent jamais leur propre expérience, leur propre histoire. Les témoins des événements cherchent plutôt à relativiser leur rôle dans ces événements.

Julie Desmarais utilise principalement un plan thématique divisé en trois chapitres pour mener à bien sa démonstration. Le premier chapitre se consacre à la présentation de la tonte comme rituel. Il est d'abord exposé que les tontes ne sont pas propres à la France de la Libération. Dans la première moitié du XX^e siècle, par exemple, différents pays européens ont pratiqué ce rituel dans divers contextes. Or, tant en France qu'ailleurs, « la tonte est une sanction intemporelle qui vise à soumettre des femmes contrevenant à des principes admis par leur communauté » (p. 10). Dans l'effervescence de la Libération, nul besoin de preuves, une simple rumeur suffit à condamner. Ce qui est stigmatisé ici, ce sont des femmes qu'on soupçonne de collaboration horizontale : c'est-à-dire

UNE IMAGE VAUT 1000 MOTS



Vous cherchez une image ?

Contactez-nous
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca
 (418) 656-5040
 pour accéder
 aux trésors photographiques de

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP·AUX·DIAMANTS

des femmes qui fréquentent un ou plusieurs Allemands lors de l'Occupation. Les prostituées, quant à elles, ne sont pas visées par le rituel, car elles n'ont fait que leur « travail ». Indissociable du rituel, les exécutants masculins sont des résistants de la « dernière heure » ou des jeunes hommes irresponsables profitant de la Libération « pour exercer une autorité indue » (p. 18). La tonte se déroule toujours dans un lieu public, un lieu qui rassemble la communauté (rue, place publique, mairie, etc.). Loin d'être un événement spontané, le rituel de la tonte a été prévu et annoncé pendant l'Occupation. Déjà en 1942, la presse clandestine annonce ce qui attend les collaboratrices horizontales : « Vous serez tondues, femelles, dites Françaises, qui donnez votre corps à l'Allemand, tondues avec un écriteau dans le dos : vendues à l'ennemi » (p. 22).

Dans un deuxième temps, l'auteure nous expose le contexte dans lequel s'inscrit le rituel. Lors de l'Occupation, les communications sont difficiles, le ravitaillement est insuffisant, les hommes absents et la peur est omniprésente, autant de facteurs transformant du tout au tout la vie de tous les jours. Les collaboratrices horizontales dérogent de ce climat difficile puisque « les soldats allemands peuvent offrir de vivre la guerre d'une autre manière, de sortir de l'ordinaire, de la peur et du rationnement pour vivre une histoire d'amour à la dérobée, une sorte "d'aventure", une bouffée d'air frais » (p. 66). Ainsi, la tonte permet de réintégrer les collaboratrices dans leur communauté, une manière de purger « les derniers symboles de la présence allemande en sol français » (p. 52). Le dernier chapitre, la pierre angulaire de l'ouvrage, relate l'évolution des représentations des tondues de 1942 à 2005. La première représentation est celle de la tonduée coupable (1942-48) qui renvoie à l'archétype de la prostituée qui obtient des faveurs grâce à son corps. Ces femmes ont trahi la France en s'offrant à l'occupant allemand. À partir de 1970 et jusqu'en 2005, la représentation

des tondues change pour offrir deux nouveaux types. On retrouve d'abord la représentation de l'amoureuse, dépeinte non pas comme une collaboratrice, mais plutôt comme une femme vivant un amour sincère. Une femme qui doit faire face aux excès de sa communauté à la Libération. On note également le modèle de la tonduée victime. Les projecteurs sont placés sur le traitement qu'ont subi ces femmes et non plus sur l'acte qu'elles ont commis. Ce faisant, l'accent est mis sur la cruauté du rituel de la tonte. L'auteure conclut d'une manière assez originale en brossant en quelques traits le portrait des trois types de tondues. Ceux-ci se nourrissent d'éléments tirés des sources, de quelques déductions de l'auteure ainsi que de ses nombreuses lectures sur l'histoire de la Libération. Mentionnons pour terminer quelques points qui ont retenu notre attention. Dans l'introduction, l'auteure affirme que de son corpus ressortent les représentations du témoin, de l'artiste et de l'expert (p. 7). Or, lorsqu'on arrive au cœur de sa démonstration, au troisième chapitre, ces qualificatifs sont absents. Cela est possiblement la résultante de la conversion d'un mémoire en livre. Nous déplorons également quelques carences dans les notes en bas de page, ce qui irrite le lecteur attentif à celles-ci : des erreurs dans l'utilisation du « *Id.* », « *Ibid.* » ou du « *op. cit.* » (p. 10, 17 et 106); une erreur dans le titre d'un ouvrage (p. 9 et 137); on retrouve même une référence à la page 500 d'un ouvrage n'en contenant que 250 (p. 46). Dernier point à souligner, à la page 96, l'auteure affirme que la Wehrmacht offre depuis 1999 un service permettant aux enfants français nés d'un père allemand de faciliter les recherches de ce dernier. Nous aimerions souligner à l'auteure que la Wehrmacht a été dissoute à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Qui plus est, ce n'est qu'avec les accords de Londres, en mai 1955, que la République fédérale d'Allemagne se dote à nouveau d'une armée, la Bundeswehr, soit l'armée allemande actuelle.

Malgré ces quelques commentaires critiques, il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'un très bon ouvrage, fort bien vulgarisé, qui saura plaire autant aux spécialistes qu'aux amateurs.

Jean-François Conroy



Mario Béland (dir.). *Napoléon Bourassa. La quête de l'idéal*. Québec, Musée national des beaux-arts du Québec, 2012, 320 p. (Coll. « Arts du Québec »).

De mai 2011 à mars 2012, le Musée national des beaux-arts du Québec consacrait une exposition au peintre Napoléon Bourassa (1827-1916) et sa quête de l'idéal. L'exposition était importante à tous points de vue, ne serait-ce que par la qualité des œuvres retenues et la publication d'un catalogue exceptionnel qui est assuré de devenir l'incontournable outil de référence pour quiconque voudra désormais aborder l'œuvre de cet artiste mal connu et, osons le dire, mal-aimé.

En 320 pages abondamment illustrées de reproductions d'œuvres, de croquis, de plans et de photographies d'époque, Mario Béland et ses collaborateurs, Anne-Élisabeth Vallée et Paul Bourassa, redonnent à l'artiste la place qui lui revient manifestement, c'est-à-dire celle d'un phare de l'histoire de l'art québécois. Napoléon Bourassa fut un créateur multidimensionnel, abordant avec autant de talent la peinture, la sculpture, l'architecture et les arts décoratifs. Sa démarche créatrice est profondément influencée par l'art de la Renaissance. Devant la peinture de ses contemporains, il est ironique, voire cinglant. « Il y a même aujourd'hui des peintres de choses fugitives, vagues, indéterminées de forme et de couleur; ce sont les impressionnistes. Eh bien! les impressionnistes même croiraient avoir perdu leur chemin dans la vie, si dans ce qu'ils produisent l'on allait découvrir quelque chose de défini, de tangible, de naturel enfin ».

Selon Mario Béland et ses collaborateurs, la démarche artistique de Napoléon Bourassa trouve son alpha et son oméga, dans la quête de l'idéal. Dans un essai inédit et non daté, écrit par Bourassa, Béland souligne cette affirmation qui est la pierre d'angle de l'ouvrage qui lui est consacré : « établir ici l'art sur cette double base du culte religieux et du culte national qui en font le miroir et l'écho de toutes les grandes choses, et de tous les nobles sentiments d'une nation ».

D'entrée de jeu, Anne-Élisabeth Vallée trace un portrait exhaustif de Napoléon Bourassa dont la vie, dit-elle, fut « dédiée à l'art ». Documents à l'appui – correspondance privée, discours et articles de journaux – la chercheuse suit l'artiste à la trace, des années de grandes espérances aux années de désillusion. « Dans un désert, comme l'est le Canada pour la vie de l'art », écrit-il à son fils Gustave dans une lettre de 1904. Mario Béland, quant à lui, analyse la production picturale et sculpturale de Bourassa. Son parcours artistique, écrit-il, est partagé « entre les nécessités de la vie et les rêves de création ». L'analyste rappelle avec pertinence que « le portrait et le tableau religieux consti-



tuent les principaux débouchés pour les peintres francophones qui souhaitent vivre de leur art ». Disciple du peintre québécois Théophile Hamel et du Français Louis-Auguste Dominique Ingres, Napoléon Bourassa réalisera de beaux tableaux consacrés aux membres de sa famille dont un émouvant *Louis-Joseph Papineau*, beau-père de l'artiste. Les tableaux religieux de Bourassa sont aussi finement analysés par Béland qui ne manque pas de rappeler l'exigence et le perfectionnisme que le peintre oppose aux « marchands de moutarde » ou à ces « estimables curés qui n'entendent rien en peinture ».

L'architecture et les arts décoratifs offriront à Napoléon Bourassa de grands moments d'accomplissement dans sa « recherche du meilleur ». Paul Bourassa décode minutieusement les réalisations du créateur : la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes de Montréal, la cathédrale ainsi que le monastère des Dominicains de Saint-Hyacinthe, l'église Sainte-Anne de Fall River, aux États-Unis. La documentation iconographique est époustouflante et efficace, particulièrement lorsque l'ouvrage nous donne à voir côte à côte un plan dessiné par Bourassa et la réalisation finale illustrée par une photographie d'époque, le plus souvent produite par le réputé Studio Notman de Montréal.

Les auteurs rapportent cette phrase de Napoléon Bourassa : « L'artiste peut vivre de portraits, l'art ne vit que d'idées ». Cette approche intellectuelle est à l'origine de la gigantesque fresque intitulée *L'apothéose de Christophe Colomb* dont Mario Béland retrace la saga. C'est l'œuvre la plus connue de l'artiste et, paradoxalement, c'est une œuvre inachevée. Symbole d'un créateur écrasé par le poids de ses rêves. Symbole d'un pays toujours en devenir.

Serge Pallascio



Tout sur la guerre de Sept Ans

Société généalogique canadienne-française



taxes et transport inclus

Pour commander:
3440, rue Davidson, Montréal (Québec) H1W 2Z5
Courriel : info@sgcf.com